Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 1 (1913)

Artikel: Analyses : un testament philosophique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379923

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN TESTAMENT PHILOSOPHIQUE

Il vient de paraître chez Alcan un ouvrage posthume du philosophe Fouillée, l'*Esquisse d'une interprétation du monde*. Nous rendons le lecteur attentif à cette œuvre qui est l'aboutissement d'une longue et laborieuse carrière de penseur, et où se trouvent condensées les idées maîtresses de l'une des intelligences philosophiques les plus souples et les plus brillantes du dernier demi-siècle. Notre intention n'est pas de résumer ici le livre de Fouillée ; nous nous en tiendrons à son introduction qui présente un remarquable essai de définir la tâche actuelle de la philosophie. Ces pages ont été publiées d'abord sous forme d'article dans le numéro du 1er mai 1913 de la *Revue des Deux Mondes*. Elles ont la gravité sereine d'un testament philosophique et leur portée nous a paru assez générale, leur contenu assez significatif pour qu'il fût indiqué d'en résumer ici la substance.

Les courants d'idées qui se font jour à l'heure qu'il est rappellent à plus d'un égard l'époque de Socrate. Aux yeux de M. Fouillée — et nous avons pour notre compte le sentiment qu'il voit juste et profond — une triple tâche incombe à la philosophie. Elle doit :

1° « affirmer et démontrer sa pérennité en face de la science positive, tout en s'alliant à cette dernière pour l'interprétation du monde » ;

2° « maintenir sa portée spéculative et sa valeur de vérité en face des praticiens et techniciens de toute sorte qui voudraient la subordonner à la recherche utilitaire ou même morale des fins humaines » ;

3° « maintenir son caractère propre d'intellection du réel tout en faisant leur part légitime aux suggestions du sentiment immédiat et intuitif, de l'instinct et de la sympathie. »

La philosophie est « une tentative pour prendre conscience, aussi profondément et aussi largement qu'il est possible à l'homme, d'abord de ce qui constitue notre réalité propre, puis de celle des autres êtres et de celle du monde entier ». Elle est « la recherche progressive de la conscience radicale et intégrale ». A ce titre, elle dépasse forcément le champ des sciences positives. Celles-ci n'embrassent jamais qu'un aspect de la réalité. Elles s'en tiennent à des rapports de séquence ou de concomitance ; telles les lois de l'optique qu'un aveugle peut comprendre, mais qui ne lui donneront pas la connaissance de ce que le phénomène lumineux a de spécifique. Pour saisir ce phénomène en sa réalité propre, il faut la sensation, l'aperception consciente que le physicien suppose donnée, mais dont il ne s'occupe pas.

Les rapports qu'établit la science impliquent des termes, des objets dont ils définissent les relations. Connaître ces relations, est-ce suffisamment connaître les objets eux-mêmes ? « Si je ne vous ai jamais vu, mais qu'on m'énumère toutes les personnes avec lesquelles vous êtes en relation et la nature de vos rapports avec tout votre entourage, je ne dirai pas pour cela que je vous connais. C'est pourtant de cette manière que le chimiste connaît l'atome d'hydrogène, comme étant dans telle relation avec celui d'oxygène, avec celui de chlore, etc. » A la philosophie incombe « la tâche de poursuivre les termes concrets entre lesquels s'établissent les rapports abstraits ; elle doit être essentiellement la recherche du réel, de l'existant ; soit qu'elle puisse, soit qu'elle ne puisse pas atteindre complètement son but, elle va vers lui, elle est mue par l'idée-force de *réalité ultime*, la plus irrésistible de toutes les idées ». Sera donc une proposition de philosophie première, par contraste avec celles des sciences particulières, « une proposition qui porte soit sur quelque chose de simple et de fondamental *pour nous*, dans notre conscience, soit sur quelque chose qui s'étend absolument à *tout* ce que nous pouvons concevoir. L'*individuel* indécomposable et l'*universel* infranchissable, l'élément de la réalité et le tout de la réalité, le terme de notre humaine analyse et le terme de notre humaine synthèse, voilà les objets de la philosophie *humaine* ».

Mais comment y atteindre ? Si nous avons quelques chances de pouvoir approcher de ce but, c'est qu'en prenant conscience

de nous-mêmes, nous touchons à une réalité concrète, particulière, irréductible, qui se révèle en même temps comme un type possible — le seul que nous puissions concevoir — d'existence universelle. L'étude de la pensée et du moi, qui est l'objet de la *psychologie*, prend ainsi une *portée philosophique*. « Ce qu'il y aura toujours de profondément *philosophique* dans la psychologie, écrit M. Fouillée, c'est le point de vue de la conscience de soi : nous nous y plaçons nécessairement pour nous voir vivre de la vie qui se sent et se pense elle-même, seule vie réelle et complète d'après laquelle nous pouvons interpréter toute autre vie. » Les anciens métaphysiciens se flattaient de saisir sous le nom de *substance* quelque chose qui serait différent à la fois des phénomènes extérieurs et de la conscience. Kant a fait justice de cette chimère. « Ce qu'on doit chercher et ce qu'on peut atteindre, c'est *la conscience de l'être en nous* et, par analogie, des autres êtres. »

Deux attitudes sont possibles à cet égard. On peut laisser les autres êtres à l'état d'*x* ou leur attribuer une manière d'être qui rappelle de près ou de loin la nôtre. De ces deux attitudes la seconde peut paraître aventureuse, mais ne se trouve-t-elle pas justifiée en quelque mesure du fait qu'il est difficile de maintenir la première jusqu'au bout ? Sous quelque forme, en effet, que nous concevions l'être, c'est par une répétition ou une diminution de notre conscience que nous y arrivons. « Par une répétition et duplication, s'il s'agit des autres sujets conscients que nous nous représentons à notre image. Par une diminution, s'il s'agit des êtres dits matériels que nous concevons en les dépouillant d'un certain nombre des attributs de notre existence consciente. » Et nous voici sur la voie qui conduira le philosophe à tenter une interprétation de la *causalité active* et de la *finalité* immanentes aux êtres, deux idées que le savant rigoureux doit écarter de sa recherche. On sait en effet que la science non seulement n'essaie pas de remonter jusqu'à la source première d'où descendrait le torrent des phénomènes, mais que « dans ce torrent même, elle se borne à constater l'ordre selon lequel les flots coulent, puis à soumettre au calcul la régularité qui se cache sous les sinuosités du cours ». Elle ne s'occupe, au fond, ni des causes, ni des fins.

Citons enfin la formule lapidaire dans laquelle M. Fouillée en-

clôt sa définition de la philosophie : « la philosophie, dit-il, doit être désormais conçue comme la volonté de la conscience s'efforçant de saisir par la pensée l'être réel dans son *individualité* et son *universalité*, avec ses *qualités* essentielles, son *changement* évolutif, sa *causalité* active et sa *finalité* toute interne. Or, réalité, qualité, changement, causalité, finalité, tout cela ne saurait être appréhendé comme *existant* que dans la *conscience* et affirmé comme vrai que par l'acte de la *pensée*. » La philosophie aura donc un objet distinct des sciences et l'on pourra dire que « la conception scientifique de la nature appellera toujours comme nécessaire complément une interprétation philosophique de l'univers qu'elle ne saurait jamais remplacer ».

Les propositions philosophiques auront-elles le caractère de vérités expérimentales ou de théorèmes logiques ? La définition que nous venons de transcrire montre assez qu'il ne peut être question, en philosophie, ni de déductions purement logiques — le réel excède le logique — ni de vérification expérimentale proprement dite. Quelle sera donc la nature des vérités d'ordre philosophique ? Deux théories modernes — ou plutôt deux doctrines anciennes que d'habiles interprètes ont rajeunies — prétendent nous apporter la réponse à cette question. Ce sont le *pragmatisme* et l'*intuitionnisme bergsonien*.

Le pragmatisme affirme que la vérité d'une théorie n'a pas pour mesure sa concordance plus ou moins satisfaisante avec la réalité, mais son « utilité », c'est-à-dire l'accord où elle se trouve avec quelque besoin vital de l'individu. Toute vérité est une invention, une construction pure ; elle ne reproduit pas, elle crée. — Paradoxe bien difficile à soutenir, remarque M. Fouillée, et qui recèle une confusion. On peut bien dire en un sens que la connaissance implique toujours invention, puisqu'elle est un effort de l'intelligence pour reconstruire par ses moyens propres la réalité, mais encore faut-il que cette invention ait quelque rapport avec la réalité que nous prétendons connaître. Il faut, en d'autres termes, qu'elle subisse le contrôle de l'expérience et qu'elle s'adapte par des corrections successives à un donné qu'elle ne crée pas. L'Amérique a pu être d'abord une invention de Christophe Colomb, mais cette invention n'est devenue une vérité que par le contrôle de l'expérience, le jour où les marins du grand explorateur virent la terre. *Ils ne la virent*

pas parce que cela répondait à quelque besoin de leur être ; c'est le contact de la réalité même, c'est l'expérience interprétée par la pensée qui, seule, leur garantissait la valeur de l'idée qu'avait eue leur chef. L'invention contrôlée (1) devenait une découverte, une vérité. « Toute découverte non fortuite présuppose, il est vrai, une invention, mais toute invention n'a de valeur que si elle aboutit à une découverte. »

Qu'est-ce donc que la vérité vers laquelle tendent toutes nos recherches ? Idéalement parlant, « le vrai, c'est le réel même en tant que posé et affirmé par une intelligence comme *objet* possible pour *toute* intelligence, comme quelque chose qui non seulement existe ou devient, mais qui, même passé, conserve éternellement ce caractère d'avoir existé et ne peut plus en être dépouillée par aucune puissance humaine ou surhumaine ». Mais il est juste d'ajouter que c'est là un idéal, l'idée directrice si vous voulez, de notre esprit en quête de vérité. En réalité, nous n'atteignons jamais au but, nous pouvons seulement nous en rapprocher graduellement.

Quant à l'*intuitionnisme* — qui ne date pas d'hier, puisque Jacobi et Schopenhauer en furent des coryphées —, il prétend nous faire saisir le réel *sans le secours de l'intelligence discur-*

(1) Que les pragmatistes appellent *utile* une idée qui a subi victorieusement l'épreuve des moyens de contrôle expérimental et logique dont nous disposons, utile, parce qu'elle permet à l'esprit d'atteindre ses fins, il n'y a plus là, croyons-nous, qu'une question de mots. Ou l'on entend par le terme « utilité d'une idée » sa capacité de satisfaire à nos critères de vérité, alors cette notion se confond avec celle de rationalité et nous ne gagnons rien à remplacer un mot par un autre qui prête à équivoque ; ou bien l'utilité d'une idée réside dans certains résultats qu'elle nous permet d'obtenir — elle agit sur nous comme un stimulant, elle nous met en état de tirer profit des choses — mais, à ce taux, l'utilité ne saurait être un suffisant critère de vérité. Même fausse, l'idée qu'avait eue Christophe Colomb l'eût poussé à agir ; on peut s'enchanter et vivre de chimères. Et si, dans le cas particulier, l'idée dont nous parlons a eu toute sorte de résultats heureux (n'a-t-elle eu que des résultats heureux ? qu'en eussent pensé les naturels d'Amérique ? et quel singulier critère que celui-ci !), si elle est devenue un guide sûr pour l'action, toujours est-il que ce ne sont pas ces résultats heureux qui l'ont constituée vraie, et que ce n'est pas à proprement parler l'action qu'elle a suggérée et rendue possible, mais la *confrontation de l'idée avec les faits, opération en dernière analyse intellectuelle,* qui a pu nous en garantir la vérité.

sive, par une sorte de rentrée en nous-mêmes ou de vue intérieure qui tient de l'instinct ou de la sympathie.

Possédons-nous une intuition de ce genre, dont le propre devrait être de nous faire voir « ce qui est comme il est » dans une vision qui embrasserait tout d'un seul regard, sans que rien ne lui reste opaque ou impénétrable ? De quel droit l'affirmer et comment nous en assurer ? L'instinct ? C'est gratuitement qu'on affecte d'y voir une connaissance quelconque, une *conscience* des raisons des choses et des raisons des actes. La sympathie ? Mais notre sympathie est partiale et bornée et d'ailleurs elle n'est qu'une simple représentation cérébrale par suggestion nerveuse, non une intuition *sui generis*.

Il y a plus, l'intuitionnisme aboutit à la contradiction. « D'une part, en effet, l'intuition nous est présentée comme une connaissance par le dedans qui nous ferait pénétrer la réalité des êtres ; d'autre part on attribue aux êtres réels l'*unicité* absolue, ce qui fait qu'ils sont eux et constituent quelque chose d'originel, *d'impossible à reproduire*. Comment donc un être différent d'eux, le philosophe, aura-t-il l'intuition de leur être propre ? S'il avait cette intuition, il ne ferait plus qu'un avec l'être qu'il veut voir du dedans. » Il faudrait qu'il fût ce qu'il n'est pas ! Ou bien, dernière ressource, le philosophe dira-t-il : je suis moi et je suis le non moi, je suis le tout, je suis Dieu ? — le rêve éternel des mystiques ! — Mais ce serait ou se condamner à nier absolument la multiplicité des consciences, ou jeter par dessus bord le principe de contradiction sur lequel on s'appuie par ailleurs et dès le moment où l'on énonce quoi que ce soit.

Cherchera-t-on à échapper à ces difficultés en modifiant la définition de l'intuition ? Tout à l'heure elle se trouvait assimilée à la vision intérieure et absolument unique qu'aurait de lui-même un être pleinement conscient de sa réalité propre. Dira-t-on maintenant qu'il ne s'agit que de quelque chose de très voisin de cette vision-là ? Mais alors ce ne peut être qu'une représentation plus ou moins approchée, ce n'est plus l'intuition dont on nous parlait. Nous revenons à l'intellection que l'on prétendait bannir ; notre vision intime est une *analogie* soumise au contrôle des règles de la méthode intellectuelle d'analogie, la seule, en effet, qui paraisse possible en métaphysique. « La philosophie est intellection, non pas sentiment et volonté, quel-

que part qu'elle doive faire au sentiment et à la volonté. C'est par des inductions méthodiques qu'elle doit faire cette part, non en se laissant guider par des impressions vagues ou de vagues divinations. » Quand même le réel n'est pas de nature purement intellectuelle, nous n'avons pas besoin de facultés mystiques pour le pénétrer ; « ce fil de l'analogie ne nous abandonne jamais dans le labyrinthe de la nature ; s'il nous abandonnait, nous resterions perdus dans les ténèbres ».

Mais la philosophie a une tâche pratique à côté de sa tâche théorique. Toute interprétation du monde en est en même temps une évaluation. La philosophie cherche à traduire le réel en idées de plus en plus voisines de ce qu'il est. Mais ces idées seront accompagnées de sentiments et inciteront à agir, à prendre une certaine attitude pratique. Ce sont des *idées-forces* suivant la formule que M. Fouillée proposait dans ses premiers travaux. Le problème de l'être est intimement lié au problème du *bien*, dernier et suprême problème qui s'impose au philosophe. Remarquons d'ailleurs que la recherche philosophique implique déjà une certaine attitude morale. « Il y a en elle identité entre l'acte le plus haut de la pensée et l'acte le plus haut de la moralité » ; la recherche de la vérité est à certains égards un dépouillement de soi-même, « elle se déprend entièrement de nos utilités, de nos commodités, de nos fins humaines, et c'est précisément pour cela qu'elle nous élève à la vie morale et nous révèle des fins plus qu'humaines ». Préciser ces fins, telle est la tâche morale et sociale de la philosophie.

Il s'agit notamment de réconcilier en une synthèse qui satisfasse l'esprit les trois idées de nature, de personnalité et de collectivité, car les sociétés modernes ont besoin « de fins nouvelles ou renouvelées à concevoir et à aimer », faute de quoi, si les fins les plus hautes « demeurent noyées dans la brume », nous risquons de ne plus connaître que la ruée brutale des intérêts et des plaisirs, ouvrière de décadence et qui mène aux catastrophes. M.